

Le détachement dispose, comme pour le 23 août, d'une mitrailleuse, de deux F.M. et d'un mortier; les tirailleurs sont munis de fusils de guerre, les chefs de groupe de mitraillettes.

Le croisement est dominé sur ses abords par un escarpement d'une vingtaine de mètres sur lequel est juchée une ferme, il est mordu du même côté par une ancienne carrière.

Lorsque l'on accède sur ce piton, empruntant un chemin de charettes prenant naissance au premier lacet de la route de Lussan, on se retrouve sur un plateau, le plateau de Peyrolles, il entoure la ferme ne laissant que le léger passage d'un sentier au-dessus de la D 37.

De cet excellent observatoire, il est facile de surveiller tous les mouvements sur les routes précitées. On aperçoit à l'Est le village de Boisson, vers le Nord la route de Saint-Ambroix, qui mène à quelques kilomètres de là à Potelières où cantonne Beaumont, au Nord-Ouest, à 1,5 km, le village d'Auzon apparaît, enfin à l'Ouest, bordant l'Auzonnet, la route de Navacelles dans sa traversée d'Allègre, tout au-dessous, le hameau de la Bégude.

En tournant le dos à ce panorama, on a devant soi le chemin qui vous a amené, il gagne les premiers « tortillons » de la route qui, en s'enfonçant dans les bois au travers des collines escarpées conduit à Lussan. Ces collines forment pour nous un écran protecteur et un refuge éventuel sur nos arrières.

C'est sur ce plateau de Peyrolles, et sur ses abords, que les armes automatiques sont mises en batterie.

La consigne particulière de ce jour, transmise par l'Etat-Major, est de surveiller du côté Rivières un retour possible des allemands accrochés par les maquis de l'Ardèche.

Ces craintes furent confirmées par la suite, en effet, une voiture légère ennemie isolée, se trompant de route au croisement de Rivières, emprunta la D 51 et fit irruption à Saint-Ambroix ce même jour, passant au travers de deux barrages F.T.P. (Francs-Tireurs et Partisans, mouvement de résistance armée créé en France à la fin 1941 par la direction du Parti Communiste Français), elle finit par être stoppée par les hommes de la « 6 », mais nos amis auront à déplorer un mort et un blessé grave.

En dehors de cette consigne particulière, les consignes générales demeuraient, la principale stipulait qu'il ne fallait en aucune façon, prendre le risque de se placer sans l'obligation de combattre l'ennemi de front et d'essayer de résister. Il fallait surtout rechercher l'effet de surprise et l'exploiter par un feu intensif de toutes les armes, puis décrocher rapidement, c'est ce qui avait été fait au cours des engagements précédents.

Tel était pour nous le seul moyen d'action efficace qui devait entraîner le plus de dégâts chez l'ennemi, tout en ménageant la vie de nos hommes.

Une voiture allemande mitraillée le 23 avait été abandonnée par ses occupants du côté de Rivières, je décide d'aller la récupérer.

A mon retour au Pont avec en remorque la voiture allemande, je ne me doutais pas que je venais de risquer un tir de barrage de nos troupes qui n'avaient vu en ce véhicule que le retour camouflé des allemands. Heureusement que leur responsable qui était au courant leur cria : « Ne tirez pas, c'est le Capitaine ! ».

Je ne vais retrouver sur cette place que le groupe de Bayeux, soit douze hommes commandés par l'aspirant Lours, je suis furieux !!!

Lours m'apprends que Champagne entre-temps, avait reçu l'ordre de l'Etat-Major (Commandant Bombyx), de se porter en renfort avec une partie de ses hommes, sur Méjannes-les-Alès où une Compagnie F.F.I. était paraît-il accrochée.

Le lieutenant Troyes, responsable militaire de Bayeux me dira par la suite n'avoir pas été averti de ce déplacement.

Je file immédiatement sur notre P.C. de Salindres, il me tarde d'avoir des explications plus détaillées et de prendre des dispositions en conséquence, un quart d'heure après, je suis arrivé.

Dès ma descente de voiture, j'entends une fusillade en direction d'Auzon, pas de doute, nos hommes sont aux prises avec les allemands.

Il doit être midi.

Sur le moment, je n'éprouve pas trop de craintes, les consignes seront respectées, j'ai entièrement confiance en Lours qui a maintes reprises a eu l'occasion d'en découdre avec l'occupant toujours avec succès comme l'avant-veille.

Cependant, tout en pensant que le détachement vient d'être considérablement affaibli par le retrait des groupes de Beaumont, je trouve que la fusillade se prolonge anormalement et je commence à m'inquiéter, d'autant plus qu'on nous confirme la situation depuis Auzon par téléphone.

A l'instant même, on vient aussi me signaler que le camion transportant l'effectif prélevé est encore là, Champagne était passé par Salindres pour m'en rendre compte.

Je donne immédiatement des instructions pour que cette section se dirige sur Auzon, afin de protéger le repli de leurs camarades.

Papillon (Boule Aimé) en prendra la tête, il est chargé d'en avertir le sous-lieutenant Champagne qui doit le suivre en voiture légère.

Sur le camion ont pris place :

Deux groupes de la Compagnie Beaumont ayant respectivement pour chef l'adjudant Ricci et le sergent-chef Colonna.

Un groupe réduit de la 33^e Compagnie Bayeux qui est venu remplacer en partie leurs camarades restés à Auzon, il comporte notamment les soldats Pierrot (Barberan), Leblond (Lopez).

Le chauffeur Pratlong, requis pour la circonstance conduira le gazo Berliet.

L'armement est constitué par une mitrailleuse Browning, un fusil-mitrailleur, celui-là même, qui fut pris aux allemands le 29 juillet, sur la RN 104, lors de l'attaque sur Banne, un mortier et l'armement individuel classique.

Mais que se passe t-il à Auzon durant la demi-heure où les évènements vont se précipiter dans un enchaînement de faits tragiques dans lesquels le sort va s'acharner sur nos malheureux camarades, et ce, contre toute attente et toute logique ?

Lours, resté avec son groupe a placé le poste de F.M. sur le flanc du piton dominant la sortie d'Allègre, cette arme sera servie par les soldats Fef et Bougie (Coniglio Joseph et Domansky Jean).

Il a fait installer la mitrailleuse derrière le mas sur le plateau, ce poste sera sous le commandement du sergent Jacques (Grasset Léon), qui aura avec lui les serveurs et fusiliers Le Tigre (Corallier Henry), Gazogène (Averous), La Quechie (Layre Paul).

Le reste des hommes cachés au bord du croisement a pour mission de faire sauter les charges explosives mises en place durant la nuit.

Une stratégie peu reluisante :

Mais laissons à Jacques le soin de nous raconter le début des évènements qui vont débiter à cet instant.

« Nous venions de terminer notre installation qui consistait à parfaire notre position en dressant des murettes en pierres autour des emplacements de tir :

« L'un des postes pouvant commander la route de Rivières, un deuxième à l'opposé, servant éventuellement à interdire l'entrée du hameau de la Bégude.

« Lours vient de me quitter pour rejoindre le poste du fusil-mitrailleur qu'il a choisi de commander.

« Je lui avais fait remarquer qu'en tant que responsable du détachement, il devait moins s'exposer en se plaçant ainsi à la tête du dispositif.

« Le secteur paraît calme, lorsque, tout à coup, j'aperçois, débouchant d'un virage à la sortie d'Allègre aux abords de la Bégude, une dizaine d'allemands à pied tenant d'une main une bicyclette et de l'autre un drapeau blanc.

« Ils donnent manifestement l'impression de vouloir se rendre, durant quelques minutes ils avancent Lours n'a pas réagi, ils ne se retrouvent plus qu'à une vingtaine de mètres de sa position lorsqu'un coup de feu est tiré, c'est alors qu'éclate de toute part une fusillade.

« D'autres éléments avaient dû, durant ce stratagème s'infiltrer dans les bois au-dessus de la Bégude, ils cherchent maintenant à investir nos positions.

Il est à peu près certain que les allemands ont été renseignés et guidés sur le terrain, un civil sera arrêté mais aucune preuve ne pourra être apportée pour le confondre.

Lours et ses hommes vont se défendre avec acharnement comme en témoigneront de nombreux pansements laissés sur place par les allemands.

Abrité par les rochers, il arrivera à contenir les assaillants durant plusieurs minutes, mais pris sur le flanc par le tir d'une mitrailleuse allemande il sera fauché presque à bout portant.

Nous ne retrouverons son corps que quarante-huit heures après criblé de balles, sur le lieu même du poste qu'il avait choisi ; durant ces deux jours nous l'avions attendu puis cherché ailleurs, pensant qu'il avait pu décrocher.

Il avait déjà fait se replier ses deux serveurs, hélas les balles ennemies les atteindront au moment où ils allaient franchir le mur d'enceinte du plateau derrière lequel se trouvait le salut, c'est à cet endroit que nous les retrouverons.

Jacques a eu le temps depuis l'arrivée de ceux qu'il avait pris comme déserteurs, de retourner son arme vers ce groupe ; aussi dès que ceux-ci se démasquent et que la fusillade éclate, il ouvre le feu, il tire par rafales. Les allemands sont surpris par le tir plongeant de cette nouvelle arme, ils hésitent, mais la mitrailleuse va s'enrayer rapidement, il ne lui reste plus qu'à décrocher, surtout que les allemands commencent à tirer au mortier, déjà deux obus sont tombés sur le plateau.

Avant de partir, Jacques va vouloir s'assurer de la situation de ses camarades. Il contourne la ferme par le sentier et constate que le groupe Lours ne réagit plus, les allemands sont à quelques mètres du croisement ; il revient vers ses hommes qui commençaient à s'affoler de son absence, récupère la mitrailleuse et ordonne le replis.

C'est à cet instant précis qu'il entend le bruit d'une fusillade du côté d' Auzon village, il distingue le crépitement d'une arme automatique cette diversion vient à point, il est temps d'en profiter.

Par le flanc sud du piton, ils atteindront la D 37 qu'ils traverseront sans encombre pour gagner le bois ; avant d'y arriver, ils essuieront quelques coups de feu, dont un emportera la pointe de chaussure du sergent. A l'abri des taillis, ils arriveront à Boisson, plus tard, ils gagneront Rivières, ils sont hors de danger et peuvent nous rejoindre et nous rassurer par téléphone le lendemain.

Le renfort :

C'est bien le détachement envoyé de Salindres qui a provoqué cette diversion. Rien d'étonnant à ce que les hommes partis de Salindres, fassent forcer l'allure pour rejoindre Auzon. Véritables maquisards et soldats, ils sont conscients que leur devoir est d'arriver à temps pour secourir leurs camarades en danger, c'est une question de minutes, de secondes même. Ils ne considèrent pas leur action comme une « entreprise », ils le font avec ferveur.

Le Berliet fonce avec ses vingt-sept occupants, Papillon a pris place auprès du chauffeur, sur le marchepied gauche se tient Pierrot excitant le chauffeur à aller plus vite, son chef devra le calmer à plusieurs reprises.

Couvrant les neuf kilomètres qui les séparait d' Auzon en un temps record pour ce gazo poussif, ils arrivent sur la place de ce petit village où une partie de la population les contraint à s'arrêter et leur conseille de ne pas poursuivre plus loin.

Le chef de détachement n'ayant rencontré aucun homme replié et constatant que les villageois sont dehors au lieu de s'enfermer ou de fuir comme ils n'auraient pas manqué de le faire si le péril avait été imminent, et par surcroît alerté par les détonation qu'il juge assez

éloignées (Papillon a fait la guerre 39-40), le pont d' Auzon est à 1,5 km, juge de son devoir de poursuivre sa mission. Il fera de même à la sortie du bourg dans des circonstances identiques.

Son idée est de s'arrêter à la coopérative et le dit au chauffeur, arrivés à la hauteur de celle-ci, constatant que le conducteur ne ralentit pas assez, toujours excité par Pierrot, il lui ordonne de stopper avant d'atteindre les derniers virages qui les masque encore du Pont, ils en sont alors à quelques sept cents mètres.

Emporté par son élan, entraîné dans la descente et il faut le dire, peu servi par des freins assez inefficaces, le camion ne s'arrêtera que deux cents mètres plus loin, heureusement encore à l'abri du dernier tournant et du talus qui le borde.

A la fin de ce parcours, ils n'essuieront qu'une seule balle qui sifflera au-dessus de leurs têtes mais qui indique qu'ils sont repérés.

Il faut faire vite ! Les hommes évacuent rapidement le véhicule avec toutes les armes et munitions, seul le trépied du F.M. sera oublié dans la précipitation.

Ils se trouvent devant un enclos jouxtant dans sa partie est la ferme « Coulet », dernier mas isolé à gauche de la D 16 et à huit cents mètres du village. Le pont est donc à cinq cents mètres à vol d'oiseau.

Pour mieux juger des évènements qui vont suivre, il faut connaître les détails suivants :

Cet enclos est fermé par un mur d'environ 1,50 m de haut qui longe la route sur une dizaine de mètres pour se terminer contre le talus et, du côté de la ferme, présente un passage étroit ; sa largeur est limitée à celle du mur ouest de cette bâtisse, soit cinq à six mètres. Dans le fond, un mur de soutènement en pierres sèches se dresse contre un terrain de quelques mètres de haut planté de vieux mûriers ; dans ce mur, côté ferme, quelques pierres ont été placées en saillie pour former des marches d'escalier et permettant ainsi d'accéder aux champs (on en trouve assez souvent dans nos campagnes Cévenoles) ; dans le même angle entre ce mur et celui de la maison a été aménagé un espace étroit pour permettre l'écoulement des eaux, seul un homme mince peu s'y glisser sans risquer l'escalade.

Le terrain qui surplombe se poursuit vers l'est en grim pant vers un escarpement se terminant au-dessus du dernier virage, ce monticule masque ainsi la vue entre les deux positions qui vont avoir à s'affronter.

Seul, le pignon de la maison peut apparaître à la vue de l'ennemi. Ce détail aura une importance capitale dans la tournure des évènements.

La plus grande partie du détachement trouvera refuge dans cette cour à l'abri du mur de clôture, abri provisoire ; trois hommes se sont allongés tout simplement devant le mur, dans le fossé bordant la route, il y a là le chauffeur du camion, Pratlong, et les deux serveurs du F.M. dont Leblond de Bayeux.

Pratlong nous dira que durant cinq minutes ils ont observé la rive de l'Auzonnet qu'aucun allemand n'a encore franchi et derrière laquelle ils sont cachés par le rideau de peupliers qui la bordent, ils n'éprouvent aucune crainte. Notre F.M. tirera coup par coup quelques balles.

Mais durant ces quelques minutes, les allemands mettront en batterie un F.M. en retrait du pont, aux abords du hameau de la Bégude et commencent à tirer par rafales sur nos emplacements.

Ces trois hommes vont alors gagner l'arrière de la ferme en la contournant par l'ouest.

Pendant ce temps, Papillon faisait évacuer les uns après les autres les maquisards du réduit.

Assez aisément, se servant des marches laissées dans le mur, ils allaient se mettre à l'abri derrière la maison ; il fallait cependant, durant le dernier mètre exposé aux tirs, choisir de passer ce découvert entre deux rafales ; certains gagneront cet abri par le passage étroit de l'écoulement des eaux, en toute sécurité.

L'équipe du F.M. qui vient de rejoindre l'arrière est mise par Papillon sous les ordres de l'adjudant Ricci, comme il manque le trépied, on l'installera sur le tronc d'un mûrier, entre deux branches. Cette équipe couvrira le début du repli, en effet Ricci, après un certain temps, quittera ce poste pour regrouper son équipe sur une position plus forte.

Le soldat Bulgos placé à l'angle de la ferme, couvrira sans cesse en tirailleur ses camarades, il se battra avec un courage et une abnégation digne d'éloges. Il se battra jusqu'au bout et n'évacuera que sur ordre, l'un des derniers.

Le mortier est mis en batterie dans l'enclos, il est pointé par un soldat arménien qui en connaît admirablement le maniement. Fernandez Joseph de Bessèges y glisse les obus, vingt-cinq au total seront tirés en direction du tronçon de la D 16, Pont-d'Auzon la Bégude, ils sont ajustés difficilement. Papillon qui en dirige le tir étant obligé de se mettre à couvert pour observer les points d'impact et faire rectifier en conséquence, certains tomberont au milieu des troupes ennemies, si bien que Pierrot perché au-dessus de nos tireurs, va leur crier : « Bien tiré les gars, vous les avez eu ! ».

Pierrot, de son poste de tirailleur ne cessera de s'exposer, se défoulant en tirant et invectivant à la fois ceux qui restaient pour lui particulièrement, le « boche ».

Plus de quinze minutes se sont écoulées au cours desquelles dix-neuf hommes ont évacué l'enclos. La plupart ont trouvé un abri définitif, leur chef leur ayant fixé en lieu de rendez-vous, d'autres au-dessus protègent toujours le groupe au mortier.

A ce moment là, tout le détachement est indemne.

Et c'est pourtant à partir de cet instant que tout va se détériorer pour les derniers retranchés et défenseurs.

Il reste huit hommes dans l'enclos.

Les munitions du mortier venant de s'épuiser, Papillon ordonne le replis total du groupe ; c'est à ce moment là que Pierrot est frappé d'une balle explosive au ventre et va tomber parmi ses camarades de la cour. Avant d'expirer, il trouvera la force de prononcer ces quelques paroles : « Que vont devenir mes enfants ? ».

C'est alors que les allemands commencent à tirer au mortier, cette fois leur tir provient du pont, par tir plongeant au-dessus du monticule ; un premier obus tombe à gauche de la position, un deuxième ne l'atteint pas d'avantage. Le troisième, certainement réglé par le repère du pignon de la ferme, tombera si près que l'un des hommes sera blessé, apparemment sans gravité mais choqué. Papillon ne relève sur lui qu'une mince éclaboussure au front qui saigne.

Papillon veut précipiter l'évacuation, il reste alors dans la cour le sergent-chef Colonna d'Istria (Vidal), avec les fusiliers : Ferratier (Philippe), Villaroya (Aragon), Maurin (Camaradet), Not (Var) ; les serveurs du mortier, l'arménien et Fernandez, donc huit hommes avec l'adjutant.

Ce sont des hommes comme je l'ai déjà indiqué aguerris, de plus de trente ans, à une exception, le jeune Fernandez.

Pour juger de la situation présente, Papillon va refaire le chemin exposé, regrimpe pour s'introduire dans la maison. Fernandez l'a suivi, son oncle qui n'est autre que Villaroya lui aurait dit avant de le quitter : « Il faut partir, moi je reste avec le blessé ».

Papillon, au travers d'une fenêtre constate qu'une trentaine d'allemands ont maintenant traversé l'Auzonnet et progressent lentement par petits bonds dans le pré, ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres de la ferme.

Il ressort en courant, remet sa mitraillette dans les mains de Fernandez pour être plus libre de ses mouvements et rejoint les hommes du réduit qui sont encore là, rien n'a changé. Il leur renouvelle l'ordre d'évacuer immédiatement en précisant que les allemands étaient à moins de cent mètres et que s'ils tardaient encore quelques secondes, ils seraient « faits » ; il termine en leur jetant : « suivez moi », et il s'élance une dernière fois pour franchir le mur. On le suit derrière, mais c'est l'arménien qui sera atteint d'une balle au genou lors du franchissement du fameux passage.

Papillon va le confier à Bulgos toujours à son poste et à Fernandez qui a attendu lui aussi, ils penseront à leur camarade de combat et l'évacueront en lieu sûr où il sera récupéré par une équipe d'infirmiers de son camp.

Papillon persuadé que les autres ont suivi durant ces incidents va récupérer derrière la grange le soldat Rouveyrol qu'il fait évacuer, puis se dirige vers le lieu de rendez-vous qu'il a fixé.

L'inexplicable :

Hélas ! le groupe de Colonna n'a pas suivi en totalité

Bien souvent, nous nous sommes posés la question : Pourquoi ?

Sans apporter de réponse satisfaisante.

Cependant après la lecture des rapports des responsables des camps, ceux de l'encadrement, en particulier des lieutenants Troyes (Trehiou) et sous-lieutenant Champagne (Mercier) ; après avoir entendu les principaux acteurs du combat, nous avons pu retenir des

éléments de réponse. Ils contiennent en grande partie des faits certains et indiscutables, mais laissent encore une place aux suppositions. Toutefois, ils doivent par le regroupement de certains, cerner la réalité...

Peu après le passage de l'arménien ayant entraîné sa blessure, un nouvel obus est tombé à l'arrière de la position, a-t-il tué, blessé ou traumatisé certains de ces hommes qui s'apprêtaient à partir ?

Incapables alors de se replier, ils se seraient battus sur place comme l'ont prouvé certaines blessures.

Ces cinq combattants étaient des hommes mûrs, courageux, dont l'âge s'échelonnait de trente à quarante-deux ans, leur situation et cet âge auraient pu leur permettre d'assister en spectateur à la Libération de leur patrie, mais seul, le patriotisme ardent qui les animait les avait amené à nous rejoindre.

N'ont-ils pas été dans ces circonstances entraînés par ce patriotisme exalté par le combat à résister volontairement jusqu'au sacrifice suprême, espérant jusqu'à la dernière seconde pouvoir repousser à eux seuls l'assaillant ?

Dans un tel état d'esprit, Pierrot par sa mort ne l'avait-il pas prouvé ? Nous ne pouvons douter qu'ils en étaient capables et rendons leur hommage.

Toutefois, la fin de ces épreuves sera cruelle pour tous et nous consternerá.

Encerclés, capturés, certains encore vivants, ils seront massacrés, leurs corps déchiquetés à la baïonnette et les membres cassés à coups de crosse.

C'est dans cet état que le lieutenant Troyes, accompagné par l'adjudant Toto, les retrouvera quelques minutes après le drame.

Papillon ne va pas retrouver tous ses soldats au rendez-vous fixé, ils se sont égaillés dans la campagne.

Il y retrouve par contre sur le chemin, le sous-lieutenant Champagne qui lui reprochera vivement de ne l'avoir pas attendu. Papillon lui répondra : vous m'avez dit simplement : « File devant, je te rattrape ».

...